Teresa Hubel, *Whose India ? The Independence Struggle in British and Indian Fiction and History*

London, Leicester University Press, 1996, x + 234 p., bibl., index

Véronique Bénéï

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5847>

DOI : 10.4000/lhomme.5847

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 306-307

ISBN : 2-7132-1357-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Véronique Bénéï, « Teresa Hubel, *Whose India ? The Independence Struggle in British and Indian Fiction and History* », *L'Homme* [En ligne], 157 | janvier-mars 2001, mis en ligne le 23 mai 2007, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/5847> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.5847>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Teresa Hubel, *Whose India ? The Independence Struggle in British and Indian Fiction and History*

London, Leicester University Press, 1996, x + 234 p., bibl., index

Véronique Bénéï

- 1 CET OUVRAGE se présente comme une étude « littéraro-historique » de la lutte pour l'indépendance de l'Inde, sur la base de sources britanniques et indiennes et à partir d'une question : « Who owns India ? ». Selon Teresa Hubel, la réponse se trouve dans l'écrit et son « power to establish ownership », en particulier dans certains textes qui n'ont d'autre finalité que celle-là (p. 1). La validité d'un tel postulat est cependant discutable. Dire que celle/celui qui écrit s'approprie dans le même temps son objet d'écriture implique de s'interroger sur ce qui confère à cette parole écrite un tel pouvoir. Sauf à prétendre que nommer, c'est déjà posséder, et que le processus d'écriture exacerberait ce que la parole dite met en branle. Mais pourquoi privilégier la forme écrite ? Un tel choix appelle justification au regard de la tradition de transmission orale prégnante en Inde, s'agissant notamment de la littérature védique. Ses dépositaires, les Brahmanes, ont longtemps occupé une position de suprématie dans la société indienne. À la question « à qui appartient l'Inde ? », la réponse pourrait être « à ceux qui la disent » plus qu'« à ceux qui l'écrivent ». Ce serait aussi celle des partisans des études subalternistes dont l'effort historiographique est justement de faire (ré-)entendre la voix de ceux – Intouchables, femmes et autres – à qui fut longtemps déniée la moindre propriété, sociale aussi bien que matérielle.
- 2 Pour analyser la notion de l'Inde « property of the imagination », Teresa Hubel s'appuie sur « les paramètres historiques spécifiques au mouvement nationaliste indien » (*sic*) (p. 2). La formule est ambiguë. Dès le sous-titre, l'auteur annonce une étude centrée sur la lutte pour l'indépendance sans en circonscrire les limites temporelles. Un peu plus loin, elle parle de « la période du nationalisme indien » sans la délimiter davantage dans le temps. S'agit-il de celle qui s'étend de 1885 – date de la création du parti du Congrès – à 1947, année de l'accession à l'indépendance ? L'auteur considère-t-elle donc

que le mouvement nationaliste en Inde s'est arrêté à cette époque ? Ce serait ignorer la situation politique actuelle qui prévaut dans le sous-continent, où s'affrontent depuis plus d'une décennie le parti congressiste et ceux de la droite hindoue. La question du nationalisme en Inde est au contraire plus que jamais d'actualité.

- 3 Mais il y a plus gênant encore : l'amalgame systématique entre fiction et historiographie, auquel conduit l'application inconsidérée de la théorie de Hayden White¹. Ce procédé déstructure la totalité de l'ouvrage, tant dans le traitement – séparé, notons-le – des Britanniques que des Indiens. Dans les deux premiers chapitres, l'analyse d'œuvres de fiction vise à comprendre la manière dont les Britanniques se sont représenté le mouvement nationaliste à ses débuts, respectivement au moyen de deux nouvelles de Rudyard Kipling – auteur plus connu pour son fameux « fardeau de l'homme blanc » – et par le truchement d'un roman de Sara Jeannette Duncan qui introduit à une Inde féminisée chère aux orientalistes du XIX^e siècle. Le chapitre III traite du célèbre roman de E. M. Forster, *La route des Indes*, comme « véhicule du mythe libéral impérialiste » (*sic*). Le chapitre IV examine quelques échantillons de la littérature écrite par des Indiens, en mêlant ouvrages de fiction et d'histoire, s'agissant notamment des femmes et de l'enjeu rhétorique qu'elles représentèrent dans les mouvements de réforme sociale. Dans le chapitre V, l'auteur étudie un autre groupe de laissés-pour-compte en Inde, les Intouchables, à partir du célèbre roman de l'écrivain indien Mulk Raj Anand.
- 4 Le dernier chapitre est sans conteste le plus discutable. Teresa Hubel s'y intéresse à la « nostalgia that erupted on each side of the discursive border in 1947, when India and Britain were on the verge of parting political ways forever » (p. 9). Un tel jargon résume à lui seul le danger de la démarche : mêlant fiction et réalité, l'auteur ignore le million de morts, les trois cent mille viols et les douze millions de personnes qui furent contraintes à l'exode sur les routes de ce qui devint alors l'Inde et le Pakistan, à la suite de l'événement traumatique que demeure encore aujourd'hui la partition de l'Inde.
- 5 L'absence de toute référence aux travaux de Benedict Anderson² sur le nationalisme, comme à ceux des historiens Chris A. Bayly³, Bernard S. Cohn⁴, Thomas R. Metcalf⁵ ou John Mackenzie⁶ est aussi notable que fâcheuse. Leur prise en compte aurait permis à Teresa Hubel de ne pas donner dans le piège de l'amalgame « littéraro-historique ». D'éviter aussi des lieux communs comme « l'Inde est plus qu'une entité géographique » (p. 1), ou encore « Britanniques et Indiens ne formaient pas des groupes homogènes » (p. 5). Et d'éclairer de façon plus pertinente l'engouement actuel des Britanniques pour les films qui mettent en scène l'Empire et ses colonies (indiennes), en insistant sur la dimension constitutive de celui-ci dans le nationalisme britannique.

NOTES

1. Hayden White, *Tropics of Discourse. Essays in Cultural Criticism*, Baltimore & London, Johns Hopkins University Press, 1987 [1978].

2. Benedict Anderson, *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London, Verso, 1983. Une traduction française de ce livre est parue en 1995.
 3. Chris A. Bayly, *Indian Society and the Making of the British Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988.
 4. Bernard S. Cohn, *Colonialism and its Forms of Knowledge. The British in India*, Princeton, NJ, Princeton University Press, 1996.
 5. Thomas R. Metcalf, *Ideologies of the Raj*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1994.
 6. John M. Mackenzie, ed., *Imperialism and Popular Culture*, Manchester, Manchester University Press, 1986.
-

AUTEUR

VÉRONIQUE BÉNÉÏ

CNRS, Maison française d'Oxford, Grande-Bretagne.